

celle-ci n'avait d'autre liberté que celle de flagorner l'empereur et ses ministres. Si un journal s'était permis de dire un mot contre eux, on lui aurait d'abord donné deux avertissements, puis on l'aurait supprimé purement et simplement sans aucune forme de procès.

L'espionnage régnait partout, depuis les Tuileries jusqu'au taudis du chiffonnier. Vous n'étiez jamais sûr que l'homme auquel vous parliez n'était pas un mouchard au service de la préfecture de police.

M. Ollivier, qui aujourd'hui défend l'empire avec plus de zèle que de succès, n'était alors que le troisième en rang des cinq députés que comptait l'opposition au Corps Législatif. M. Rouher était la grosse pièce du gouvernement dans la discussion. Plusieurs de ceux qui président aujourd'hui aux destinées de la France, comme M. Grévy, pratiquaient tranquillement au barreau, profitant de chaque poursuite contre un journal pour faire le procès politique du gouvernement et montrer leurs sentiments républicains. Quelques-uns même ne s'occupaient alors qu'à culotter des pipes dans les brasseries du quartier-latin.

Mais ce qui rendait Paris si intéressant pour les étrangers, c'était la vie au dehors qu'on y menait. Sur les boulevards, les trottoirs étaient plus occupés que les maisons. Sur le bord du trottoir voisin de la chaussée de la rue, vous voyiez une rangée de bancs garnis d'hommes et de femmes riant, causant et s'amusant. A la porte de chaque grand café, des douzaines de petites tables en marbre étaient entourées de consommateurs, les uns discutant, les autres lisant, quelques-uns même jouant aux cartes ou aux dominos. Tous ces gens étaient installés là pour boire, et pourtant c'était la chose dont ils paraissaient se soucier le moins. La tasse de café ou le verre de bière mis sur la table, ne paraissaient avoir été qu'un prétexte pour s'asseoir, voir passer le monde et causer ; aussi à peine les portait-on de temps en temps machinalement aux lèvres.